

diaux, des alexiteres, prescrivez un régime qui réchauffe un peu le sang ; appliquez tous ces topiques auxquels on s'attache d'abord, mais renoncez à ces scarifications, ces taillades, ces amputations qui sont trop certainement terminées par la mort ; loin de toucher aux parties qui sont voisines du mal, méprisez-les, foyez persuadé qu'elles sont perduës, infectées, nullement en état de faire honneur à vos opérations.

S'il y a quelque espérance de salut, il n'y a plus à délibérer. Séparez du tout une partie malsaine ou suspecte, taillez dans un endroit fort éloigné de celui où régné la mort & tout ce qui la favorise, où les fibres ne soient pas totalement déchus de leur ressort, où la contagion ne s'est pas encore établie ; coupez la cuisse le plus haut que l'art le permet.

On ne risque point de recourir promptement à cette amputation. Si l'on n'en fait aucune, le malade est mort ; si l'on fait celle des doigts, celle de la jambe, le malade est mort ; il ne reste donc point d'autre parti à prendre que celui que je propose, si l'on veut essayer de l'arracher des bras de la mort.

Il n'est pas téméraire d'espérer du succès d'une opération, qui, faite dès l'instant que le mal s'est manifesté, prévient sur le champ ses influences, & sur les solides & sur les liquides. Les fibres de la cuisse ne sont pas si usées que celles du pied & de la jambe ; elles ne sont pas si lâches, elles ont un reste de fermeté, sur-tout dans un sujet qui seroit assez bien constitué, & dont l'âge ne seroit pas des plus avancé : les liqueurs ne sont pas fort éloignées de leur mouvement